ALCÔVES

Première partie



P.M BAHRI

P.M Bahri

Alcôves

Première partie

© P.M Bahri, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1577-2

Librinova

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Remerciements

À Liam et Léana,

mes plus belles inspirations.

Pour maman.

« Au fond, tout va bien tant que le soleil continue de briller derrière la porte. »
— Marie-Paule Bahri

Chapitre 1
Leah

La pluie s'abat sur Roubaix avec la brutalité d’un mauvais caprice. Les pavés luisent sous les phares, les silhouettes se pressent sous les parapluies, le froid s’insinue jusque sous les vêtements. J’aimerais pouvoir croire que cette journée n’existe pas. Pourtant, aujourd’hui, nous enterrons mamie.

J’aurais déjà dû être au funérarium depuis près d’une heure. Cette matinée n’a été qu’une succession de mauvaises décisions. Le choix de ma tenue m’a fait perdre un temps fou. J’ai raté mon bus juste au moment où il s’est mis à pleuvoir, me forçant à remonter toute l’avenue Devillier dans ces affreux talons et sans parapluie. Un rapide coup d’œil dans une vitrine me confirme que mon maquillage a coulé sur tout mon visage. Cette journée est déjà un échec avant d’avoir commencé.

En rejoignant la rue qui mène aux pompes funèbres, je remarque sans surprise la longue file de voitures alignées le long des trottoirs. Des habitants de tous les quartiers de la ville et des communes voisines sont venus assister à la cérémonie. Plus d’une centaine de personnes, dévouées à la mémoire de Bernadette : ses amis, ses proches, mais aussi, et surtout, ses fidèles, tous venus lui rendre un dernier hommage. Lui dire « merci ».

Mes talons dérapent sur le trottoir détrempé. Une vive douleur me transperce la cheville. Il faudra faire avec. Il faudra aussi m’accommoder à cette foutue robe noire qui m’empêche d’avancer et essayer de me remémorer, tant bien que mal, les quelques mots que je dois réciter avant d’enterrer ma grand-mère : « *Ce cœur chaleureux qui s’éteint, cette présence pour nous tous…* » Non. « *Cette présence chaleureuse.* » Je sens de nouveau les signes d’une colère sourde m’envahir. Une colère contre moi-même, contre tous ceux qui aimaient Bernadette et attendent un hommage à la hauteur de leur béat. Je n’ai qu’une envie : faire demi-tour et les laisser tous derrière moi. Mais c'était sans compter sur la salle d'obsèques qui se dresse déjà devant moi, comme pour me rappeler à mon devoir. Chaque détail de ce bâtiment bas aux murs grisâtres est une

véritable insulte aux défunts. Tout semble annoncer que leurs vies ne valaient rien : la façade austère, effritée par les intempéries ; le petit panneau qui annonce la salle avec une typographie froide et impersonnelle : « Salle Pierre Rameau ». Les quelques gerbes de fleurs en plastique, noircies par le temps, déposées au pied de cette porte en bois usé. Tout cela n'est qu'une mauvaise blague jouée à nos dépens depuis notre naissance.

Refusant de me confronter à la réalité pour encore quelques secondes, je m'imagine tourner les talons, offrant ma petite robe à la pluie froide du Nord, et disparaître dans les rues englouties sous l'averse. Mais il est trop tard pour espérer m'échapper. Tout le monde m'attend déjà à l'intérieur. À présent, je pousse la porte du bâtiment avec résignation, encore incrédule à l'idée qu'il va falloir se mêler à cette mascarade. Cette connerie d'enterrement, qui exige que l'on étire sa souffrance dans une cérémonie figée, dans un spectacle obscène qui nous force à réciter un poème de niveau primaire devant une foule hagarde, avide d'un peu de réconfort, et d'un morceau de pain surprise.

La salle d'accueil est noire de monde. Tous ceux qui n'ont pas trouvé de place pour la cérémonie s'y sont entassés, des dizaines et des dizaines de personnes s'y tiennent debout, serrées les unes contre les autres. Je me faufile entre d'immenses couronnes de fleurs, pour le coup bien réelles et parfumées, pour rejoindre la salle principale.

— Leah, par ici !

L'officiant agite sa main au-dessus de la foule, m'offrant une échappatoire parfaite pour éviter les yeux rougis et dévastés des dévots. Mamie aurait adoré les voir comme ça.

— À nouveau, toutes mes condoléances, Leah.

Il possède cette sobriété lisse, propre aux employés des pompes funèbres. Il parle doucement, en articulant chaque syllabe. Comme si la moindre approximation risquait de faire basculer les familles dans une tristesse abyssale. Son regard glisse vers la salle pleine à craquer.

— Bernadette était… clairement un pilier de notre communauté.

Clairement, lui non plus n'a pas l'habitude de telles assemblées. Même le maire de la ville a fait le déplacement. Je l'aperçois au loin, en conversation avec mon patron, Édouard Rameau, accompagné de son directeur général. Un homme

qui n’aurait probablement jamais porté les yeux sur mon CV sans l'amitié profonde qu’il portait à mamie. Elle avait un talent rare pour se mettre les grandes familles du Nord dans la poche, sans donner l'impression d’y chercher le moindre intérêt.

— Maintenant que vous êtes là, nous allons pouvoir commencer. Je me permettrai d’abord de l’introduire brièvement, puis je vous laisserai la parole pour un dernier hommage.

Mon regard se pose sur le cercueil de ma grand-mère ; quelqu’un a pris le temps d’y déposer sa carte de tarot préférée : la Roue de la Fortune. Sans doute un petit message de ma tante, Aïcha, pour lui dire qu’elles se reverront. Une grande photo d’elle a également été placée devant une immense gerbe d’œillets et de chrysanthèmes. C’est mamie qui l’avait choisie.

Elle est belle comme un soleil, sur ce cliché en noir et blanc. Bernadette, à peine dans la vingtaine, sourit à la vie de toutes ses belles dents blanches. Ses cheveux blonds peroxydés reluisent à la lumière du jour. Azhar, mon grand-père, se tient derrière elle pour l’enlacer tendrement.

La vue de cette image me fait soudainement perdre ma respiration. La vague de personnes qui se tient devant moi semble avoir apporté une chaleur étouffante à la pièce. Ma colère se mue en anxiété, puis en panique. J’ai peur de ne pas y arriver. Peur de m’effondrer. Je fixe le sol, puis mes mains moites, avant de trouver le courage de lever les yeux, juste à temps, pour croiser le regard d’Aïcha. Les larmes me nouent la gorge en la voyant me sourire, à la fois ferme et tendre. Elle me fait comprendre que tout va bien et qu’elle lui manque aussi. Je prends place à côté d’elle sur le siège qu’elle m’avait réservé et elle me prend tendrement par le bras.

Aïcha et Bernadette étaient liées comme des sœurs, depuis toujours. Depuis que ma grand-mère avait rencontré son frère, le doux Azhar. Il y a quelques jours, Aïcha m’a dit qu’elle trouvait un grand réconfort dans l’idée de les savoir à nouveau réunis. C’est vrai que cette pensée m’apaise aussi un peu.

L’officiant rejoint son pupitre et le silence tombe dans la salle :

— Aujourd’hui, nous rendons hommage à Bernadette, figure emblématique de la communauté roubaisienne, femme aimée et respectée de tous. Mère dévouée de Marie, grand-mère tendre de Leah, elle laisse le souvenir d’une femme

bienveillante, toujours présente pour les autres…

Je sais que ma grand-mère avait demandé de limiter au maximum les mentions de maman pendant la cérémonie. Elle ne voulait pas m'attrister davantage. Maintenant, je me sens coupable de l'avoir effacée de cette journée. Pourtant, c'est vrai que je n'ai aucune envie de penser à elle aujourd'hui. Contrairement à mon grand-père, l'idée qu'elles soient réunies ne me réconforte en rien. Elle aurait dû être ici, avec moi.

Des sanglots éclatent dans l'assistance, mais rien ne semble pouvoir interrompre le discours de cet homme taillé pour la fonction.

— Consultante astrale depuis plusieurs décennies, elle a apporté joie et réconfort à de nombreuses personnes, dont beaucoup ont souhaité lui rendre un dernier hommage.

Il marque une pause, grave.

— Nous allons maintenant écouter une chanson choisie par ses soins, avant de laisser la parole à sa petite-fille, Leah.

Le déclic du lecteur CD résonne dans la salle. La voix d'Edith Piaf s'élève. Pendant quelques minutes, c'est tout Roubaix qui paraît pleurer.

Vient maintenant mon tour. L'officiant m'invite d'un geste à prendre sa place.

Les mains posées sur le pupitre, j'essaie d'ignorer le cercueil derrière moi. Au même moment, une angoisse froide me traverse la colonne vertébrale. Je n'ai qu'une envie : bâcler et fuir.

Tout en maudissant mon discours, je trouve le courage de regarder la foule. Mon regard croise celui d'Aïcha, puis celui de mon amie Laurie. Je vois mon oncle Dawad, un bras autour de sa fille Suzanne, l'autre autour d'Isabelle, sa femme, qui console tendrement leur petite Sarah. Ils sont là pour moi, autant qu'ils sont là pour elle.

Ma voix tremble.

— Mamie vous aimait…

Un silence doux m'enveloppe.

— … Aucun mot ne peut décrire le vide qu'elle laisse derrière elle. Alors

peut-être qu’elle n’en laisse aucun. Merci d’être venus si nombreux remplir cette salle… et mon cœur. J’avais prévu de lire un poème, mais je pense que le silence reste le meilleur remède face à l’absurdité de la mort. Merci à tous.

Je quitte l’estrade, hésitante et maladroite.

***

— Mais si, c’était très bien !

Mireille est la huitième personne à m’assurer que mon discours n’était pas complètement pourri. Cette cliente fidèle du cabinet de voyance, habituellement austère et pieuse, semble avoir réussi l’exploit de se saouler en un temps record. Elle ne semble pas remarquer que j'ai toute la peine du monde à maintenir mon sourire de façade, tant l’image du cercueil me hante encore. L’idée que ce corps sans âme ait commencé à pourrir dans notre caveau familial me donne des frissons d’angoisse.

Pourtant, il va bien falloir continuer à faire bonne figure encore quelques heures. Nous étions si nombreux au cimetière de Roubaix que la foule a créé un embouteillage de quelques minutes jusqu’au centre-ville.

À présent, la réception a commencé, et à mon grand soulagement, Aïcha a pris en charge toute l’organisation, me laissant tout le loisir de broyer du noir ces trois derniers jours. Je ne sais pas comment elle a réussi à organiser un banquet pareil. Les petits fours ont fait leur entrée, le champagne coule à flots. Comme à son habitude, elle a fait un travail épatant pour recevoir tout le monde. Autour de nous, les sanglots ont fait place aux anecdotes et aux bons souvenirs :

— Et la fois où elle a retrouvé ma broche en or…

— Une vraie sainte !

— Sans elle, je n’aurais jamais revu Yvon…

Laurie apparaît avec une nouvelle coupe de champagne et me sort de ma torpeur :

— Mais comment il était claqué, ton discours !